



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

10
1701
A73R6
Case
B

UC-NRLF



B 3 748 577



ESSAI

SUR LES SATIRES

DE

MATHURIN RÉGNIER

1573—1613

PAR

JAMES DE ROTHSCHILD

Le juge sans reproche est la postérité.

(MATHURIN RÉGNIER.)

PARIS

AUGUSTE AUBRY, ÉDITEUR

RUE DAUPHINE, 16

—
1863

... ..
... ..
... ..
... ..
... ..
... ..

L. 140/24

0.20

ESSAI
SUR LES SATIRES
DE
MATHURIN RÉGNIER

1573—1613

Case B

PQ1701

A73 R6

Case

B

*

ESSAI

SUR LES SATIRES

DE

MATHURIN RÉGNIER

1573—1613

Dans les éléments dont s'est lentement formé notre caractère national, c'est avec raison que, de nos jours, l'on s'efforce de rendre à l'esprit gaulois sa place légitime. Le Gaulois était né curieux et railleur; le Franc, tel que l'a peint Grégoire de Tours, a plus d'un trait de ressemblance avec le Gaulois, tel que l'a peint César. Si nous admettons que ce sont là les deux races dominantes dont nous descendons, pouvons-nous contester que nos aïeux aient aimé à se moquer par goût de ce qu'ils haïssaient, et souvent même de ce qu'ils paraissaient aimer. L'esprit français a toujours été satirique. Dès que la nation française a commencé d'exister, dès qu'elle a eu une littérature, la langue vive et déliée de nos aïeux

M618643

s'est merveilleusement prêtée à la satire, et la satire s'est fait une large place dans la littérature.

Cet esprit caustique, nous le trouvons dans les monuments les plus anciens de notre langue, dans les premiers essais de notre poésie nationale. Nous l'apercevons déjà au XII^e siècle dans les brûlantes improvisations de Bertrand de Born, et cent ans plus tard dans la Bible de Guyot de Provins ; il règne dans les fabliaux du moyen âge, dans le *Roman du Renart*, dans le *Castoyement*, surtout dans le *Roman de la Rose*, où Guillaume de Lorris flagelle sans pitié toutes les classes de cette société corrompue. Deux siècles après, il nous apparaît dans les épigrammes de Melin de Saint-Gelais et dans les coq-à-l'asne de Clément Marot. Puis, lorsque les guerres intestines du XVI^e siècle ont enflammé les passions, l'esprit satirique prend une forme constante, un caractère particulier : la satire politique est née. La *Menippée* a de nombreux imitateurs, d'Aubigné, Chavigny et bien d'autres ; la satire devient une arme terrible dans la main de chacun des partis ; mais elle ne sert que les passions politiques et religieuses. Personne, en effet, ne songeait à modifier le caractère particulier de ce genre de composition ; personne ne songeait à appliquer aux ridicules et

Je me souviens de ?
M. L.

aux vices de chacun ces railleries mordantes lancées contre une classe , contre un parti tout entier. Cependant un jeune homme sans naissance, presque sans fortune , mais nourri de la lecture des anciens, comprit que la satire telle que nous l'entendons aujourd'hui, la satire de mœurs, convenait singulièrement au génie de la langue et à l'esprit français. Le premier il aborda un genre que les Latins avaient traité avec tant de succès ; il entra dans une voie que ses devanciers avaient indiquée seulement. Dans Mathurin Régnier la France avait son Juvénal.

Mathurin Régnier naquit à Chartres le 21 décembre 1573. Ses parents, sans consulter sa vocation , le destinèrent à l'état ecclésiastique, et, dès l'âge de onze ans, il fut tonsuré. Une conduite un peu légère l'obligea à quitter la France. Il suivit à Rome le cardinal de Joyeuse (1) ; revint ensuite à Paris ; puis retourna à Rome en 1601, à la suite du duc de Béthune. La protection du frère de Sully valut à notre poëte un canonicat de la cathédrale de Chartres, et plus tard une pension de 2000 livres sur l'abbaye des Vaux-de-Cernai. Il mourut, au dire de Talle-

(1) Satire II^e.

mant des Réaux, dans un voyage qu'il fit à Rouen, à l'hôtellerie de l'Escu d'Orléans, le 22 octobre 1613. Il n'avait pas encore quarante ans.

Je n'insiste pas sur les détails de la biographie de Mathurin Régnier; je ne les crois pas de nature à nous intéresser bien vivement. Vous le savez, Messieurs, sa vie n'avait pas été celle d'un sage, sa mort ne fut pas celle d'un saint. Mais c'est là un point bien délicat, auquel vous me permettrez de ne pas m'arrêter. Il ne m'appartient pas d'apprécier ici les mœurs et les habitudes de Régnier; je ne veux pas le blâmer, je ne veux pas le disculper. Pour entreprendre une pareille tâche, il faudrait entrer dans des considérations qui dépasseraient les proportions de ce travail. Pourquoi, d'ailleurs, irions-nous scruter tous les actes de la vie d'un écrivain? Que nous importe si l'homme fut ivrogne ou libertin, pourvu que le poète soit éloquent, passionné, vrai? Goethe nous accuse, nous Français, de chercher toujours le côté ordinaire chez l'homme extraordinaire (1). Pourquoi donner raison à nos voisins d'outre-Rhin? Laissons l'homme de côté, pour

(1) *Des Hommes célèbres de la France au XVIII^e siècle, et de l'état de la littérature et des arts à la même époque.* Leipsick, 1805.

ne considérer que le poète, et ne le considérons que dans une partie de son œuvre, dans ses satires.

Trop négligées de nos jours, les satires de Mathurin Régnier mériteraient, à plus d'un titre, d'être lues et étudiées.

Elles sont pleines de cet esprit fin et délicat, de cette raillerie mordante que notre poète possédait au plus haut degré, dangereuse qualité qui lui avait attiré plus d'une fois les corrections de son père et les amicales remontrances de son oncle Desportes.

Et bien que, jeune enfant, mon père me tansast
Et de verges souvent mes chansons menassast,
Me disant de despit et bouffy de colère :
« Badin, quitte les vers ; et que penses-tu faire ? »
. Moy, sans en faire cas,
Je mesprisois son dire et ne le croyois pas.

Heureuse désobéissance qui nous a valu le précieux avantage de connaître le XVI^e siècle tel qu'il est, avec ses vices et ses qualités !

Comme les satiriques latins, Régnier, dans son œuvre, se propose un double but : la critique morale, la critique littéraire. Voyons quelle méthode a suivie notre poète dans cette guerre qu'il livre au ridicule dans les mœurs et dans les

lettres. La critique morale chez Rénier a un caractère essentiellement national ; il ne prétend pas embrasser dans ses satires les ridicules des hommes de tous les temps et de tous les pays. Son but est plus modeste. Il n'a pas l'ambition d'être universel ; il se borne à censurer les travers des gens de son siècle et de son pays. Sa critique ne s'applique pas à l'humanité en général, comme la critique de Boileau, par exemple ; elle s'applique au Parisien du XVI^e siècle. Aussi trouvons-nous chez Rénier peu de ces peintures générales, très-énergiques et très-vraies sans doute, mais qui conviennent tout aussi bien au Romain du temps d'Auguste ou de Domitien qu'au Français du siècle de Louis XIV. Rénier ne généralise pas, il peint. Et, pour nous en persuader, il suffira d'ouvrir au hasard l'œuvre de notre poète, et d'étudier certains portraits que Rénier trace de main de maître. Délicieuses esquisses, qui, malgré leurs trois cents ans, nous frappent encore par leur vérité. Prenons, si vous le voulez bien, Messieurs, ce passage de la deuxième satire, où l'auteur décrit avec un rare bonheur les ridicules des poètes de son siècle :

. . . Lorsque l'on voit un homme par la rue

Dont le rabat est sale , et la chausse rompuë ,
Ses gregues aux genoux, au coude son pourpoint,
Qui soit de pauvre mine et qui soit mal en point,
Sans demander son nom on peut le reconnoistre,
Car si ce n'est un poëte (1), au moins il le veut estre (2).

Cet homme qui ne fait que des vers , méprise les
soins inutiles de la toilette et de la propreté, af-
fecte de s'occuper seulement de son art, nous le
connaissons tous , le type en est commun.

Un autre, renfrogné , resveur, mélancholique ,
Grimassant son discours, semble avoir la colique.
Suant, crachant, toussant, pensant venir au point,
Parle si finement que l'on ne l'entend point.

Celui-là c'est le poëte maladif, phthisique, tou-
jours mourant, qui cherche à nous attendrir par
le récit de ses souffrances. Voici maintenant le
poëte de cour. Celui-là ne craindra pas de mettre
sa muse à la disposition des rois et des seigneurs.

(1) Régnier fait généralement *poëte* de deux syllabes.
Dans l'édition de 1608, le mot est écrit *pöte*. Quelques au-
teurs ont donné à ce mot la même quantité. Corneille :

Comme un poëte fameux il se fait regarder.

(2) Satire II^e.

Que lui importe de servir les galanteries et les intrigues des grands, pourvu qu'il retire de ses complaisances un avantage solide.

Un autre, ambitieux pour les vers qu'il compose,
Quelque bon bénéfice en l'esprit se propose,
Et, dessus un cheval comme un singe attaché,
Méditant un sonnet, médite un evesché.

Il était impossible de peindre ces différents types avec des couleurs plus fortes et plus énergiques, il était impossible à la fois de les caractériser avec des traits plus saillants et plus délicats.

L'étude de ce qui est ridicule et imparfait mène naturellement à la contemplation de ce qui est raisonnable et parfait. L'auteur qui passe sa vie à observer les vices de l'humanité finira toujours par remonter à un idéal qui lui servira de terme de comparaison avec l'objet de ses critiques. Aussi tous les grands écrivains, qu'ils appartiennent à l'antiquité ou aux temps modernes, qu'ils soient poètes comiques ou poètes satiriques, tous ceux qui ont pris à tâche de montrer à nu les vices des hommes, sont philosophes. Régnier n'est pas une exception à la règle commune. Il est philosophe, mais philosophe dans le sens le

plus étendu du mot. Ne lui demandez pas à quelle école il appartient précisément : il connaît mieux Horace que Platon. Si toutefois vous tenez absolument à connaître ses théories, interrogez-le, il vous répondra :

Le monde est un berlan où tout est confondu.
Tel pense avoir gagné qui souvent a perdu ,
Ainsi qu'en une banquette ou par hasard on tire ,
Et qui voudrait choisir souvent prendrait le pire.
Tout dépend du Destin, qui, sans avoir esgard ,
Les faveurs et les biens en ce monde départ.
Mais, puisqu'il est ainsi que le Sort nous emporte,
Qui voudrait se bander contre une loi si forte ?
Suivons donc sa conduite en cet aveuglement.
Qui pêche avec le Ciel pêche honorablement.
Car penser s'affranchir, c'est une resverie :
La liberté par songe en la terre est chérie.
Rien n'est libre en ce monde, et chaque homme dépend,
Comtes, princes, sultans, de quelque autre plus grand.
Tous les hommes vivants sont icy bas esclaves ;
Mais, suivant ce qu'ils sont, ils diffèrent d'entraves :
Les uns les portent d'or, et les autres de fer.

.....
Au joug nous sommes nez, et n'a jamais esté
Homme qu'on ait veu vivre en plaine liberté.
C'est l'arrêt de nature, et personne en ce monde
Ne sauroit contrôler sa sagesse profonde.

Il est donc épicurien, plutôt par instinct que par système, mais épicurien dans le fond de l'âme. Et ses contemporains le jugeaient bien ainsi quand ils lui composèrent cette fameuse épitaphe qui fut plus tard faussement attribuée au poète lui-même :

J'ai vescu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loy naturelle,
Et sy m'estonne fort pourquoi
La mort oza songier à moi
Qui ne songeai jamais à elle (1).

« Régplant la médisance à la façon antique », Régnier ne faisait pas de la satire morale une arme contre ses ennemis particuliers ; il s'attaquait à tel ou tel vice, non à tel ou tel individu. C'est cette même méthode qu'il suit encore lorsqu'il aborde la critique littéraire. Habitué à entendre la plupart de nos poètes satiriques désigner par leurs noms tous ceux qui ont le malheur d'être en butte à leurs traits piquants, nous sommes

(1) *Recherches des recherches de maistre Estienne Pasquier*, in-8°, p. 648 (par le père Garasse, jésuite), et *Bibliothèque française*, t. XIV^e, p. 203 (par l'abbé Gouget).

étonnés de ne rencontrer dans Régnier aucune allusion maligne, aucune personnalité. C'est à peine si dans tout l'œuvre de notre satirique nous parvenons à découvrir deux ou trois noms propres. Encore ne désigne-t-il ainsi que deux fous (1) bien connus de tout le monde par leurs bizarreries et leurs excentricités : sauf ces quelques exceptions, pas une seule agression contre les mauvais poètes ; pas un caractère, pas un trait, pas un mot, qui puisse nous faire reconnaître dans ses portraits quelqu'un des rimeurs de son siècle. S'il tente de corriger un abus, d'arrêter une tendance qui lui paraît fâcheuse, c'est aux idées et aux théories, non pas aux personnes, qu'il fait la guerre. Indulgent pour les Cotin et les Cassaigne, qu'il méprise et qu'il laisse dans l'ombre, il ne rompt en visière qu'avec un seul de ses contemporains. François de Malherbe était un adversaire digne de ses attaques et bien en état de se défendre. Régnier lui livra un assaut

(1) LE COUSIN, fou de la cour, qui disait, en parlant d'Henri IV : « *Le roi mon cousin* », d'où son surnom, et PIERRE DE PUIS, autre fou qui courait les rues le pied chaussé d'un chapeau en guise de pantoufle. (*Étude littéraire sur Boileau Despréaux*, par M. E. Gerusez ; Paris, Hachette, 1861).

formidable. Dans cette lutte, Régnier ne cherche pas à harceler son ennemi d'une grêle de traits piquants et acérés ; ce n'est pas une guerre d'escarmouches continuelles, et pour ainsi dire de coups d'épingles, comme l'expédition de Boileau contre l'infortuné Chapelain. Régnier n'attaque Malherbe qu'une seule fois ; il concentre toutes ses forces dans une satire virulente, et la lance contre son ennemi. A qui revint l'honneur de la victoire ? Il ne nous appartient pas de le décider. Dans ces sortes de combats, chacun est libre d'apprécier à son point de vue les résultats et les conséquences. Mais il n'est pas sans intérêt, je crois, de rechercher quelle fut la cause de cette fameuse querelle qui occupa pendant un moment l'attention de la cour et de la ville. D'après l'auteur des *Mémoires* (1), Régnier avait souvent rencontré Malherbe dans la maison de son oncle Desportes ; les deux poètes étaient liés d'amitié, lorsqu'un événement fortuit vint mettre un terme aux rapports qui les unissaient et faire des deux amis des ennemis implacables. Peu après la publication des

(1) *Mémoires sur la vie de Malherbe* (sans nom d'auteur, mais attribués à Racan).

Pseaumes de Desportes, Malherbe se trouvait à dîner chez ce poète, en compagnie de Régnier. On s'était mis à table, et les potages étaient presque achevés, lorsque le maître de la maison, sans s'apercevoir que le moment était peu favorable, se leva, s'excusa auprès de Malherbe de ne lui avoir point encore offert son nouvel ouvrage, et dit qu'il allait le quérir. Malherbe, avec cette franchise qui parfois dégénérait en grossièreté, le pria de n'en rien faire. « Ne vous dérangez pas, lui dit-il, j'ai lu votre livre, et vraiment, sans le flatter, votre potage vaut infiniment mieux. » Desportes, blessé au vif, ne fit aucune réponse; mais il ne pardonna jamais à Malherbe, et ne voulut plus le revoir. Régnier, choqué tout autant que son oncle de cette brutale saillie, rompit sur le champ avec l'orgueilleux Normand, et adressa au poète Rapin cette fameuse neuvième satire dans laquelle il s'attaque à la nouvelle école de grammairiens-poètes dont Malherbe était le chef. Telle est l'anecdote que rapporte l'auteur des *Mémoires anonymes*; et la plupart des commentateurs, s'appuyant sur le témoignage de ce biographe, trouvent dans cette grossièreté de Malherbe la raison de sa querelle avec notre satirique. S'il est vrai que cette malencontreuse bou-

tade ait eu réellement quelque influence sur la rupture des deux poètes, l'on conviendra du moins qu'elle en a été plutôt l'occasion que la cause. La véritable raison de la querelle, je la trouve, non pas dans une insulte particulière, mais dans l'opposition, je dirai même dans l'incompatibilité de nature et de talents des deux poètes. Une amitié établie entre deux esprits si différents ne pouvait être ni solide ni durable. « Les qualités et les défauts de Rénier, dit M. Sainte-Beuve, étaient tout l'opposé des défauts et des qualités de Malherbe. » Rien de plus vrai : la richesse de l'expression, quelquefois même surabondante, la hardiesse des images et des prosopopées de Rénier, faisaient un étrange contraste avec cette froide et sèche correction, cette réserve exagérée qu'affectait Malherbe dans tout ce qu'il écrivait. Rénier, poète joyeux, doué d'une facilité de composition surprenante, mais profondément insouciant, livrant au public ses vers tels qu'ils sortaient de sa plume, sans les retoucher jamais, ressemblait bien peu à ce scrupuleux versificateur qui limait et relimait pendant trois ans la même pièce, pesant chaque substantif, étudiant chaque épithète; « ce tyran des mots et des syllabes », comme l'appelle spirituellement le vieux Balzac, « qui traitait l'affaire des

participes et des gérondifs comme si c'était celle de deux peuples voisins et jaloux de leurs frontières, qui dogmatisait jusqu'au dernier moment de l'usage et la vertu des particules, gourmandant sa garde sur les solécismes qu'elle commettait, et que la mort devait surprendre délibérant si *erreur* et *doute* sont masculins ou féminins (1). » J'ajouterai que Rénier, disciple et admirateur de Ronsard et de Dubellay, souffrait de voir ces dieux naguère adorés de tous maintenant brisés et traînés dans la boue. Nourri de la lecture de ces maîtres, professant pour leurs théories un culte véritable, Mathurin Rénier s'emporta contre l'audacieux novateur qui voulait restreindre la littérature en des limites si étroites, et réduire la poésie, cet élan de l'âme vers l'idéal, à un simple jeu de patience; il écrivit la IX^e satire.

Dans ce chef-d'œuvre de critique littéraire, avec quel rare discernement le poète nous montre au doigt les excès du système de Malherbe. Il a frappé fort, mais il a frappé juste. Les voilà ces réformateurs orgueilleux, despotes de la césure, qui veulent bannir du discours l'inspiration et la

(1) Ch. du Guez de Balzac (Socrate chrestien).

chaleur, et dont le savoir

. ne s'étend nullement (1)

Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphtongue,
Espier si des vers la rime est brève ou longue.

.
Nul esguillon divin n'eslève leur courage ;
Ils rampent bassement, foibles d'invention,
Et n'osent, peu hardis, tenter la fiction ,
Froids à l'imaginer : car, s'ils font quelque chose,
C'est proser de la rime , ou rimer de la prose ,
Que l'art lime et relime et polit de façon
Qu'elle rend à l'oreille un agréable son.

Et voyant qu'un beau feu leur cervelle n'embrase,
Ils attifent leurs mots , enjolivent leur phrase ,
Affectent leurs discours tout si relevés d'art ,
Et peignent leurs defaux de couleur et de fard.

Non, Régnier ne veut pas que la muse res-
semble à ces femmes bien parées, bien parfumées,
bien peignées, à ces coquettes couvertes de ru-
bans et d'affiquets, dont la perfection ne gît
qu'en l'ornement. Non que la poésie soit comme

. la parfaite beauté,
Qui, contente de soy, laisse la nouveauté ,
Rien que le naturel sa grace n'accompagne ;
Son front, lavé d'eau claire, esclate d'un beau teint,

(1) Satire IX.

De roses et de lys la nature la peint,
Et, laissant là Mercure et toutes ses manœuvres,
Les nonchalances sont ses plus grands artifices.

Voilà, ce me semble, tout l'art poétique de Régnier. Mieux que dans un traité didactique il a trouvé moyen dans ces quelques vers de nous exposer toutes ses théories. Laissez à la poésie l'inspiration et la chaleur; ne l'enchaînez point, par des entraves mesquines, dans des limites étroites et souvent puériles; qu'elle doive ses grâces à la nature, à la nature seule.

Comment Régnier a-t-il été jugé par les hommes de son temps? Je ne le sais. Les contemporains gardent sur le compte de notre poète un silence que je ne puis m'expliquer. En revanche, le siècle de Louis XIV n'a pas craint de dire ce qu'il pensait du satirique. Tout le monde connaît ce passage de *L'Art poétique* :

De ces maîtres savants disciple ingénieux,
Régnier, seul parmi nous formé sur leurs modèles,
Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.
Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentoient des lieux où fréquentoit l'auteur,
Et si du ton hardi de ses rimes cyniques
Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques.

L'arbitre suprême du goût veut bien recon-

naître que le vieux Régnier n'est pas tout à fait dénué de grâce ; mais il est peu original, et surtout il brave trop souvent la morale et la décence. Comme il arrive toujours, les élèves ont été plus sévères que le maître. Les disciples de l'école de Boileau, croyant voir dans *L'Art poétique* la condamnation formelle de l'esprit et de la tendance des satires de Régnier, vont jusqu'à l'appeler *copiste de Juvénal* ! (1) D'après le témoignage de ces critiques pudibonds, on est tenté de croire que notre poète se vante constamment dans la fange, et qu'il s'y complait. Ce double reproche est-il fondé ? Est-il vrai que Mathurin Régnier manque d'originalité ? Est-il vrai qu'il soit immoral ? C'est là, Messieurs, ce que je me propose maintenant de mettre sous vos yeux.

Selon moi, Régnier est parfaitement original, aussi original du moins que peut l'être un satirique, l'homme qui s'attache à peindre des ridicules et des vices qui sont et demeureront les mêmes partout et toujours.

Imbu fortement de la lecture d'Horace, de Juvénal et de Perse, avec cette facilité qu'ont les hommes de génie de s'assimiler les grandes idées, il a souvent transporté dans ses poésies quelques

(1) L'abbé Gouget.

traits des satiriques latins. Mais ces imitations, Messieurs, le poëte ne les a point faites à dessein. Quand Régnier écrivait :

Puis souvent la colère engendre de bons vers,

peut-être songeait-il au *Facit indignatio versum* de Juvénal; mais certainement il ne cherchait pas à traduire les vers du satirique. L'on n'a pas seulement reproché à Régnier d'avoir emprunté aux Latins quelques idées générales, quelques pensées saillantes. Certains critiques l'accusent d'avoir pris aux anciens des caractères. Que Régnier ait songé à l'importun d'Horace quand il a composé son *Fâcheux*, et que la *Lena* des *Amours* d'Ovide soit le prototype de sa *Macette*, cela me paraît incontestable. Mais ces caractères si vraiment romains, comme il les a transformés, comme il les a rajeunis ! C'étaient des Romains du temps d'Auguste; ce sont des Parisiens du XVI^e siècle. « Il les a dépouillés, selon l'heureuse expression de M. de Sainte-Beuve, des habitudes antiques, et, pour ainsi dire, de la tunique romaine, pour les revêtir des mœurs et du pourpoint de son temps. »

Regardez ce jeune seigneur

. frisé, relevé de moustache,
De galoche, de botte, et d'un ample pennache.

Voyez-le

Sa barbe pinçoter, cageoler la science,
Relever ses cheveux, dire : En ma conscience !
Faire la belle main, mordre un bout de ses gants,
Rire hors de propos, montrer ses belles dents,
Se carrer sur un pied, faire arser son espée,
Et s'adoucir les yeux ainsi qu'une poupée.

Reconnaissez-vous le fâcheux d'Horace ? Ce n'est pas une copie ; non, c'est, ce me semble, une création originale et neuve, ou plutôt c'est le portrait du jeune élégant de la cour d'Henri IV.

Jetons maintenant les yeux sur la Macette, cette vieille hypocrite qui, lasse de la vie,

. enfin s'est retirée,
Et n'a plus d'autre objet que la voûte éthérée,
Elle qui n'eust, avant que plorer son délit,
Autre ciel pour objet que le ciel de son lit ;
A changé de courage, et, confitte en destresse,
Imite avec ses pleurs la sainte pécheresse ;
Donnant des saintes lois à son affection,
Elle a mis son amour à la dévotion.
Sans art elle s'habille, et, simple en contenance,
Son teint mortifié prêche la continence.
Jour et nuit elle va de couvent en couvent,
Visite les saints lieux, se confesse souvent.
Loin du monde elle fait sa demeure et son gîte.
Son œil tout pénitent ne pleure qu'eau béniste.

Enfin c'est un exemple, en ce siècle tortu ,
D'amour, de charité, d'honneur et de vertu.

Il faut l'entendre verser dans l'oreille de celle
qu'elle veut perdre ses perfides conseils ; écoutons-
la justifier aux yeux de la jeune fille le crime
qu'elle voudrait lui faire commettre.

Le péché que l'on cache est demy pardonné ;
La faute seulement ne gist en la défense ;
Le scandale, l'opprobre, est ce qui fait l'offense ;
Pourvu qu'on ne le sache , il n'importe comment.
Qui peut dire que non ne pêche nullement.

A ces traits originaux et caractéristiques reconnaitrons-nous la vieille enchanteresse classique, la Canidie d'Horace, la *Lena* des *Amours* d'Ovide. Verrons-nous dans ce morceau une pâle imitation de Properce, une copie servile des Latins ? Non, Messieurs ; nous y trouvons plutôt, ce me semble, la première trace, le germe, pour ainsi dire, de ces idées que le plus grand génie du XVII^e siècle devait si admirablement développer. Tartuffe, voulant séduire la femme d'Orgon, se rappellera les préceptes de la vieille Macette, son aïeule ; il se servira du même langage et presque des mêmes expressions quand il dira à Elmire :

...Le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait,

Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,
Et ce n'est pas pécher que pécher en silence (1).

Non contents d'affirmer que ces portraits n'ont rien d'original, et que le poète n'a fait qu'emprunter aux Latins certains types, certains caractères bien connus, plusieurs critiques, et entre autres l'abbé Goujet, accusent Régnier d'avoir souvent *copié* Horace, et ils citent à ce propos la peinture des quatre âges de l'homme que nous trouvons à la satire V.

Ici Régnier a imité sans réserve le satirique latin, il l'a traduit littéralement, j'en conviens; mais n'est-il pas singulier que ce passage sur lequel s'appuie l'abbé Goujet pour accuser notre poète de plagiat n'est lui-même qu'une imitation. Horace avait emprunté ce tableau à la *Rhétorique* d'Aristote (2); nous y retrouvons les mêmes idées, les mêmes traits, presque les mêmes expressions; et cet exemple n'est pas unique. Il arrive souvent que les idées que Régnier semble avoir prises aux satiriques latins ont été empruntées par ceux-ci à Sophocle ou à Euripide. De sorte que cette originalité qu'on refusera

(1) *Tartufe*, acte IV, scène v.

(2) *Rhét.*, liv. II, ch. 12, 13 et 14.

à Regnier, on ne la retrouvera, le plus souvent, ni dans Horace, ni dans Juvénal, ni dans Perse. Pour la trouver, Messieurs, pour trouver l'idée première de toute chose, pourquoi faut-il toujours remonter à la Grèce ? C'est que, de tous les peuples de l'antiquité, les Grecs seuls ont pensé librement, seuls ils ont librement exprimé leur pensée. Or, l'originalité est inséparable de la liberté.

Mais Mathurin Régnier ne s'est pas contenté d'étudier les anciens, il connaît aussi l'Italie.

Pendant son séjour à Rome, il lut avec plaisir les tercets des satiriques italiens, le *Mauro* et le *Caporali* ; il ne craignit pas de les imiter. Dans la satire VI, sur l'honneur, Régnier a emprunté une infinité de traits aux *Capitoli* du *Mauro in disonore dell'onore* (1).

Ce serait une étude vraiment intéressante que de rapprocher les vers du poète italien de ceux de Mathurin Régnier, et de comparer le génie des deux poètes, des deux langues, des deux pays. Mais un travail de cette nature serait au-dessus de mes forces ; je le laisse à de plus habiles que moi.

Cependant, Messieurs, je ne puis résister au

(1) Brossette, *Commentaires sur Régnier*, publiés en 1729.

plaisir de citer ici un morceau qui me semble le chef-d'œuvre de Mathurin Régnier : je veux parler de la fable *Le Loup, la Lionne et le Mulet*, dont le sujet est emprunté à l'Italien Stefano Guazzo. Je suis obligé de la donner en entier ; n'en citer que des fragments serait la dénaturer.

. Jadis un loup, que la faim espoinçonne ,
Sortant hors de son fort, rencontre une lionne
Rugissante à l'abord , et qui montrait aux dents
L'insatiable faim qu'elle avoit au dedans.
Furieuse elle s'approche, et le loup, qui l'advise ,
D'un langage flatteur lui parle et la courtise ,
Car ce fut de tout temps que, ployant sous l'effort,
Le petit cède au grand, et le foible au plus fort.
Luy, dy-je, qui craignoit que, faute d'autre proye,
La beste l'attaquast, ses ruses il employe.
Mais enfin le hazard si bien le secourut ,
Qu'un mulet gros et gras à leurs yeux apparut.
Ils cheminent dispos, croyant la table preste,
Et s'approchent tous deux assez près de la beste.
Le loup, qui la connoist, malin et deffiant,
Luy regardant aux pieds, lui parloit en riant :
D'où es-tu ? qui es-tu ? quelle est ta nourriture ,
Ta race, ta maison, ton maistre, ta nature ?
Le mulet, estonné de ce nouveau discours ,
De peur ingenieux, aux ruses eut recours ;
Et comme les Normans, sans lui répondre voire :
Compère, ce dit-il, je n'ay point de mémoire,

Et comme sans esprit ma grand-mère me vit,
Sans m'en dire autre chose, au pied me l'escrivit.

Lors il lève la jambe au jarret ramassée,
Et d'un œil innocent il couvroit sa pensée,
Se tenant suspendu sur les pieds en avant.
Le loup, qui l'apperçoit, se lève de devant,
S'excusant de ne lire, avecq' ceste parole,
Que les loups de son temps n'alloient point à l'école.
Quand la chaude lionne, à qui l'ardente faim
Alloit précipitant la rage et le dessein,
S'approche, plus sçavante, en volonté de lire.
Le mulet prend le temps, et du grand coup qu'il tire
Luy enfonce la teste, et d'une autre façon,
Qu'elle ne sçavoit point, lui apprend sa leçon.

Alors le loup s'enfuit, voyant la beste morte,
Et de son ignorance ainsi se reconforte :
N'en déplaît aux docteurs, cordeliers, jacobins,
Pardieu ! les plus grands clercs ne sont pas les plus fins.

Qu'ai-je besoin de m'étendre sur les mérites
de cette pièce ? Vous en sentez tous, Messieurs,
la délicatesse charmante, et surtout cette verve,
ce sel gaulois qui appartient en propre au XVI^e
siècle. Seul La Fontaine a égalé Mathurin Ré-
gnier. L'a-t-il surpassé ?

C'est ainsi que Régnier imitait les anciens ;
c'est ainsi qu'il imitait les modernes, et c'est avec
raison qu'on lui appliquerait ce que La Bruyère
disait de Boileau : « Il semble créer les pensées

d'autrui et se rendre propre tout ce qu'il manie; il a dans ce qu'il emprunte des autres toutes les grâces de la nouveauté et tout le mérite de l'invention (1). »

Les critiques ne se sont pas bornés à nier l'originalité de notre poète et à le déclarer plagiaire; ils l'accusent en outre d'être immoral. L'immoralité de Régnier est en quelque sorte proverbiale; mais, malgré tout le respect que j'ai pour la sagesse des nations, j'ose hardiment affirmer qu'ici je la trouve en défaut; et bien qu'en apparence ce nouveau reproche soit plus sérieux que le premier, il me semble néanmoins bien injuste. Régnier, en effet, est immoral à la manière de Juvénal, c'est-à-dire qu'il a *attaqué le vice avec des armes qui font rougir la vertu*. On n'a jamais reproché à Juvénal d'avoir été immoral, parce qu'il n'a bravé l'honnêteté que dans les mots. Il en est de même pour Mathurin Régnier. La tendance de ses pièces est de la plus haute moralité. S'il entre quelquefois avec trop de complaisance dans une description minutieuse du vice, on accordera que, lorsqu'il peint le mal, c'est avec des couleurs si sombres et si affreuses qu'il ne nous inspire pour

(1) La Bruyère, *Discours de réception à l'Académie française*.

lui que de la répugnance et de l'horreur. Régnier n'a pas craint d'appeler souvent les choses par leur nom ; mais ce n'est pas dans les mots que l'on fera consister l'immoralité d'un auteur, c'est dans l'esprit de son œuvre, c'est dans le but qu'il se propose. Le poète à qui l'on reprochera seulement quelques termes peu convenables dont il se sert pour flétrir le vice est-il aussi pernicieux que le romancier qui cherche à faire aimer le vice en le peignant sous les formes les plus attrayantes ? Je ne le crois pas ; et sur ce point je partage l'opinion d'un petit nombre de critiques qui pensent que certains romans de Georges Sand ont perdu plus de jeunes gens que les Contes de La Fontaine.

Comment vous montrer mieux que par des citations l'esprit moral de mon poète.

. Il n'est rien au monde qui guarisse
Un homme vicieux comme son propre vice,

dit-il dans la satire XI.

Et autre part nous trouvons ce vers magnifique :

. Le vice abattu
Semble en ses pleurs chanter un hymne à la vertu.

Et encore :

Chascun se doist cognoistre, et, par un exercice
Cultivant sa vertu, déraciner son vice.

Enfin, Messieurs, pour rendre justice à un écrivain, pour juger ses œuvres sans prévention, il faut avant tout se reporter au temps où il a vécu, et l'étudier en face de ses contemporains. Quand on songe qu'en 1559 avaient paru les Contes de Marguerite de Navarre; que vingt ans avant la naissance de Rénier Brantôme avait écrit *la Vie des Dames galantes*, et son livre était lu par toutes les dames de la cour; si l'on pense enfin qu'à cette époque le sel gaulois était nécessaire à la satire, comme plus tard l'amour fut nécessaire à la tragédie, on ne doit pas reprocher à Rénier la crudité de quelques expressions; et, si un esprit trop délicat peut s'effaroucher de la licence de certaines peintures, il est juste de reconnaître que le satirique les a toujours fait servir à la défense et au triomphe des idées honnêtes et libérales.

FIN.





14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below,
or on the date to which renewed. Renewals only:
Tel. No. 642-3405

Renewals may be made 4 days prior to date due.
Renewed books are subject to immediate recall.

~~OCT 25 1971~~ 68

REC'D LD OCT 18 11-10 AM - 7

Due end of WINTER Quarter APR 3 '72 70
subject to recall after —

REC'D LD MAR 30 '72 - 12:00 PM - 3

NOV 11 1980 60

RECEIVED U

OCT 31 1980

CIRCULATION

LD21A-50m-2, '71
(P2001s10)476—A-32

General Library
University of California
Berkeley

GAYLAMOUNT
PAMPHLET BINDER

Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.

U. C. BERKELEY LIBRARIES



C042432781

